



Gay Games, entretien avec les deux co-présidents Pascale Reintau et Manuel Picaud

SNEP : Nous sommes venus découvrir les Gay games parce que nous sommes intéressés à la fois par l'évènement sportif (y-a-il une spécificité des Gay games ?), et par la lutte contre l'homophobie.

Notre première question est relative à la participation des femmes, il nous semble qu'elles sont nettement moins nombreuses que les hommes.

Pascale Reintau : On essaie de promouvoir la mixité, aussi bien dans la présidence, la participation, l'organisation, mais la participation féminine est de 26 %. C'est un chiffre habituel. On s'était donné l'objectif de 30%. On a porté notre attention sur la participation française et on atteint 36%. La participation féminine est un sujet en soi. Les Gay games n'ont jamais réussi à avoir une participation plus élevée. Mais ce n'est pas spécifique aux Gay games, c'est à l'image du reste de la société. Cela peut être lié à la façon de faire du sport, les femmes font plus du sport individuel, moins en club ; elles sont aussi peut-être moins disponibles pour ce type d'évènement. D'autre part, dans le monde du sport, il y a moins de rejet homophobe que pour les garçons. Les lesbiennes sont plus invisibilisées, comme toutes les autres femmes dans la société, mais aussi parce que la représentation de la sexualité n'est pas la même : deux femmes ensemble ne sont pas obligatoirement deux femmes qui font l'amour.

Manuel Picaud : il y a aussi l'ancienneté de l'évènement. Une grande proportion d'hommes revient au Gay games. Mais, on tente de trouver des solutions.

SNEP : Quelles solutions avancez-vous et quelles spécificités ?

PR : Les Gay games développent un sport mixte. On programme des sports plus pratiqués par des femmes ou mixtes dès le départ, le softball, l'équitation, la voile, le golf par exemple. Au football, des femmes peuvent intégrer les équipes d'hommes et inversement. On aurait voulu programmer le roller-derby, mais ça ne s'est pas fait faute de participantes. D'une manière générale, on prend les règles des fédérations délégataires et on les aménage avec des ouvertures. On crée des catégories qui n'existent pas dans les fédérations délégataires (des catégories d'âge en course par exemple), un classement des personnes non binaires (qui ne se considèrent ni homme, ni femme). C'est une spécificité des Gay games et aussi une manière de montrer que le sport est totalement genré.

MP : La mixité est un enjeu. Au départ, les enfants jouent tous ensemble. En arrivant au collège, on commence à faire des catégories. Si on pouvait avoir plus de pratiques mixtes, notamment dans le sport amateur, on gagnerait beaucoup en valeurs conviviales, fraternelles. Par exemple, hier au stade Charléty, un compétiteur très âgé a été acclamé par tout le public. Les Gay games insistent sur la dimension « sport pour tous ». Si on pratiquait en mixité, en sport, au collège, mais aussi partout, la société y gagnerait beaucoup, pour apaiser tout un tas de situations conflictuelles liées à la domination. En revanche, être bienveillant n'empêche pas d'être compétiteur, les athlètes tentent chaque fois de dépasser, de donner le meilleur de soi-même. C'est du sport quand même !

SNEP : Nous avons trouvé intéressant que différentes catégories concourent ensemble.

MP : Dans l'exemple des personnes non binaires, on ne les met pas à part. Ils concourent avec les autres, seul le classement est à part. Cela permet cette mixité de genre, d'âge, de handicap, ce que nous nommons « sport inclusif ». Cela demande plus de travail, pour adapter les règles, et aussi pour convaincre les uns et les autres d'accepter ces règles. Par exemple, pour les personnes transsexuelles, ce ne sont pas les personnes trans qui posent souci en général, ce sont les personnes qui concourent avec elles, qui voudraient qu'elles soient dans une autre catégorie que celle où les trans se sentent à l'aise. Donc il faut faire de la pédagogie. On a fait une « Charte du genre » au sein de Paris 2018, et c'est la seule charte de compétition qui existe au monde. L'enjeu est qu'il y ait une vraie liberté par rapport au choix du genre en compétition. Cette charte a été initiée par déjà au sein de la Fédération Gay games, mais nous l'avons adaptée pour être encore plus libre. Auparavant, elle tenait compte de critères médicaux pour choisir le genre. Nous avons enlevé tout ça, pour - au final- dire : ce sont les personnes trans, qui doivent décider dans quel genre elles veulent concourir... dès lors qu'il y a un genre nécessaire.

PR : La Fédération Sportive Gay et Lesbienne (FSGL) avait déjà travaillé cette question au sein de l'ensemble des clubs, pour faire en sorte que tout le monde puisse participer. La catégorisation crée des barrières inutiles. Certes, le fait qu'il y ait beaucoup de catégories fait que l'on distribue beaucoup de médailles aux Gay games, mais je suis toujours étonnée de voir que les gens sont très fiers de les porter ! ... et ça n'empêche pas la convivialité et la fraternité. Dans une course hier, deux concurrentes ont attendu la troisième parce qu'elles ne voulaient pas qu'elle soit seule sur la ligne d'arrivée ! Ce sont des moments très émouvants.

MP : Je dis souvent que la plus belle médaille que l'on reçoit est celle de la participation. C'est ça l'important : d'avoir fait la démarche de participer, de contribuer à l'évènement, de payer pour porter des valeurs qui ne sont pas aussi fréquentes que ça malheureusement. Cette remise de médaille au départ - qui symbolise la participation, l'inclusion et le dépassement de soi - reste pour moi le moment le plus important. Après, on salut l'effort dans une épreuve et on récompense les trois premiers. Et on peut en récompenser beaucoup de participants en multipliant les catégories.

PR : Quand on fait du sport, la plupart des clubs sont organisés sur la dimension compétition, et il n'y a plus beaucoup de place pour ceux qui ne sont pas sélectionnés en équipe première. Je comprends qu'il y ait des règles pour les champions des champions mais l'objet du sport au départ, c'est de valoriser le bien-être, l'épanouissement, et ce, quels que soit son âge, son identité sexuelle, le fait d'être en surpoids ou pas, etc.

MP : la mixité du sport permet aussi un respect des corps. Dans « jouer au foot entre mecs », il y a ce côté « on y va, peu importe si on arrive au combat ». Si on veut inclure des femmes, on se dit qu'il faut changer les règles et au final, ces nouvelles règles permettent non seulement aux femmes, mais à tous de jouer ensemble, y compris entre hommes. Par exemple, au rugby à 7, nous n'avons plus de mêlée, ça permet de jouer en mixité. On peut inventer des règles qui permettent de mieux respecter le corps des différentes personnes sur le terrain.

PR : Cela favorise l'accès au sport. Quand on n'est pas un champion, c'est plus facile de faire la démarche d'entrer dans un club quand on sait que le sport et les règles ont été pensés pour nous. Sinon, on va voir ailleurs ou on ne pratique pas.

MP : Tous les mots que l'on emploie sont constructeurs et non destructeurs. Par exemple, il est important de valoriser celui qui fait un effort, plutôt que valoriser celui qui fait la performance. Si je suis en surpoids, je ne bouge pas autant que celui est champion, mais me dire « bouge-toi plus » ne sert à rien, et c'est très violent. Et c'est malheureusement encore très courant...

PR : Autre aspect, nous favorisons la participation la plus longue possible. Au tennis, tout le monde joue au moins 3 matches, même si on perd au premier tour. Et un.e participant.e peut aussi s'inscrire dans plusieurs sports.

Question : Le sous-titre des Gay games est « Mondiaux de la diversité ». En mettant en avant surtout le terme Gay games, ne prêtez-vous pas le flanc aux personnes qui vous accusent de communautarisme ?

PR : Il faut faire œuvre de pédagogie. Les Gay games sont un évènement qui existe depuis 36 ans, le terme « Gay games », c'est une « marque ». Lilian Thuram dit souvent « Qui a eu l'idée d'inventer des jeux construits comme ça et ouverts à tous ? C'est la communauté LGBT pour lutter contre toutes les discriminations ! Reconnaissons-le. ! ». Ne pas le faire serait diluer un problème qui existe. L'homophobie est encore très présente dans le sport, beaucoup plus que dans la société d'aujourd'hui et il faut appeler les choses par leur nom. Ça fait parler... et bien tant mieux, ça nous permet d'expliquer les choses.

MP : Le terme Gay games traduit en fait le malaise que peuvent avoir les gens vis-à-vis de l'homosexualité, qui ne devrait pas s'afficher. Ce serait aussi l'idée, qu'à partir du moment où les gens s'affichent, ils se retirent de la société. Rien n'est marqué en ce sens. Alors s'arrêter au nom, ça montre comment les gens ont – au départ – une idée préconçue, un stéréotype sur le fait que les Gay games seraient des jeux réservés aux gays. La traduction des Gay games, c'est les « jeux joyeux », ce n'est pas les « gays games », qui seraient les « jeux des homosexuels ». Grosse nuance ! Ça traduit le fait qu'on est dans une société hétéronormée et qu'à partir du moment où on met en avant des jeux qui pourraient s'adresser aux gays, ça met mal à l'aise. Mais comment nous, qui luttons contre les discriminations pourrait-on discriminer au point de réserver des jeux aux seuls gays ? C'est juste impensable. Les gens qui commencent à réfléchir sur le sujet disent « c'est impossible ». Comment sélectionnerait-on les gens pour savoir s'ils sont gays ?!

SNEP : N'y a-t-il pas tout de même une tension à gérer ? Comment développer la diversité, quand aujourd'hui, ça reste majoritairement une participation LGBT ?

PR : Nous tentons de gérer cette tension depuis le début. Le sous-titre « Mondiaux de la diversité » permet de rappeler l'ouverture, que ce n'est pas un évènement communautaire, et en même temps, l'appellation Gay games rappelle les problèmes d'homophobie. Il faut savoir qu'il n'y a pas beaucoup d'espaces bienveillants pour les personnes homosexuelles. Les Gay games sont un lieu où les gens peuvent se retrouver, où ils savent qu'ils ne seront pas jugés, discriminés. De plus, c'est un évènement international, ça concerne des personnes qui risquent leur vie dans leur pays (encore 70 pays dans ce cas !). C'est donc une occasion de rappeler ça. En France, nous avons une conception très universaliste. « Le sport est ouvert à tous ». Oui, mais une fois qu'on a dit ça, est-ce que tous les clubs sont organisés pour accueillir avec bienveillance les homosexuels, les trans, les personnes en situation de handicap ? Est-ce que tous les éducateurs portent les bons messages, etc. Donc, il faut bien dire les choses.

MP : Et au-delà, notre programme a été conçu pour intégrer l'ensemble des diversités. On a proposé des animations pour les personnes en situation de handicap, les Gay games sont ouverts à partir de 18 ans, le Village à partir de 0 ans. On a fait des actions contre le racisme, contre le sexisme, mais aussi la santé, le développement durable. C'est un évènement citoyen engagé, où on montre – à tous les participants, y compris les gays, qu'il faut avoir un regard bienveillant sur toutes les diversités. Ce n'est pas parce qu'on est homosexuel qu'on est meilleur que les autres ! On peut être LGBT et éprouver un malaise avec des personnes différentes à cause de leur taille, leur handicap, leur âge. Mais aux Gay games, c'est pédagogique par l'expérience. On ne vient pas avec des pancartes, mais on leur montre ce que l'on peut faire.

PR : la notion d'ouverture est très importante. A titre personnel, je ne connaissais pas bien la question des trans, ça m'a permis d'ouvrir ma vision. L'idée principale est « Ouvrez-vous aux autres ».

SNEP : Quelles étaient les nouveautés par rapport aux précédentes éditions et quelles sont vos satisfactions ?

MP : Au-delà du plan sportif, il y avait plusieurs nouveautés. Tout d'abord, le « Village » avec une conception très nouvelle. Pas seulement un lieu de détente et de buvette et une musique de fond, mais un lieu avec des animations de qualité. On l'a fait joli, en plein cœur de Paris, sur la place de l'Hôtel de ville. On ne pouvait pas faire plus visible ! La deuxième spécificité, c'était la conférence sur « Sport et diversité » qui permet de donner un contenu intellectuel, de problématiser des questions comme « à quoi servent les Gay games ? » et d'en retirer des positions sur le long terme. La troisième : le programme culturel. Habituellement, ce sont des chorales, des spectacles de cheerleading, des concerts de musique classique et des fanfares. Là on a rajouté un ballet, des concerts dans tous les kiosques de Paris, plusieurs expositions de photos, de peinture, des visites touristiques guidées, des cafés philosophiques, un festival de cinéma...

PR : Au Village, on a réussi à mixer les publics. On a accueilli des familles, des centres aérés. On a réussi à travailler avec de nombreuses personnes sur le projet. On a voulu travailler sur la forme et sur le fond.

EP : On a un message à passer, aux participants, mais aussi aux institutions, aux institutions sportives. Nous avons reçu un message de félicitations de la fédération de sport de glace qui était impressionnée par la tenue de ces jeux. Nous avons le soutien de toutes les fédérations présentes sur les jeux sous diverses formes (matériel, participants, bénévoles, communication...). Avec la fédération de Football, on a travaillé sur leurs formations pour y intégrer la question LGBT. La Ville de Paris nous a demandé de l'aide pour la formation de ses agents. La région a un nouveau plan pour faire respecter une charte dans les clubs, la LICRAH a rajouté un H son logo « Lutte contre le racisme, l'antisémitisme et l'homophobie ».

Nous avons fait des beaux jeux, mais nous n'avons pas voulu juste faire les jeux, on s'est préparé un héritage, qu'il faut maintenant faire fructifier. « Gay games change the world ! » C'est le sous-titre des Gay games !

PR : Si vous pouvez, avec tous les professeurs d'EPS de France et de Navarre, continuer populariser ces valeurs de diversité..., on avancera.

SNEP : Nous avons déjà mené des actions à ce sujet. [Un appel de lutte contre l'homophobie dans le sport](#), avec la FSGL et SOS-homophobie et aussi une campagne d'affiches dans les STAPS, pas si facile à mettre en place d'ailleurs, ce qui montre que la question mérite d'être encore travaillée.

Entretien mené par Christian Couturier et Claire Pontais